



## L'ADIEU

Lorsque je la revis après tant de semaines,  
Tremblante, abandonnant ses deux mains dans les  
Elle me dit : " Regardez-moi. " [mieuses,  
Oh ! comme elle était pâle et mortellement belle !  
Et son cœur tressaillit quand je m'approchai d'elle  
Avec tendresse, avec effroi.

Je regardai longtemps son col mince, ses lèvres,  
Et ses sombres yeux bleus agrandis par les fièvres,  
Ses beaux yeux, battus et las.  
Un lent sourire errait sur sa bouche pâlie,  
Elle me répétait avec mélancolie :  
" Comme j'ai changé, n'est-ce pas ? "

Et devant son sourire et sa joue amaigrie  
Je ne me souvins plus que sa coquetterie  
M'avait tiré des pleurs de sang,  
Ni des jours furieux, ni des nuits insensées,  
Lorsque loin d'elle, au vent des tragiques pensées  
Je criais seul et frémissant.

Tout était oublié, puisqu'elle était si triste  
Et si malade ! Hélas ! quel être humain résiste  
Au charme amer de la pitié ?  
Je la pris dans mes bras et couvris en silence  
Sa tête de baisers fous, dont la violence  
Me faisait vibrer tout entier.

A cette heure où déjà la mort voisine et prête  
Ouvrait l'enfant futile à la crainte secrète  
Du divin abîme inconnu,  
Sentant que je l'aimais mieux que les faits frivoles  
Qu'elle avait préférés, elle dit ces paroles  
A voix basse : " Si j'avais su ! "

Si j'avais su ! Mot triste et sublime, oh ! chérie,  
Ce mot si vrai sorti de ton âme meurtrie,  
Dans la joie et dans la langueur  
Toujours revient, aux yeux obscurs de ma mémoire,  
Evoquer ton visage et cette ancienne histoire  
Dont j'ai si mal guéri mon cœur.

PAUL BOURGET.

## SIX ANARCHISTES FUSILLES

(Voir gravure)

Les complices de Pallas ont été fusillés il y a  
quelques jours dans les fossés de Montjuich.

Rien de plus saisissant, rien de plus dramatique  
qu'une semblable exécution en Espagne.

La veille, les anarchistes ont été enfermés dans  
la forteresse de Monjuich et mis au secret. Un  
grand déploiement de gendarmerie et de fantas-  
sins autour de la forteresse et sur les routes y con-  
duisant annonça à la population ce qui devait se  
passer.

A quatre heures du matin, la confrérie de la  
Paix et la Charité arriva avec six cercueils pour  
Cerezuola, Sogas, Ars, le Français Sabat et Codina,  
l'ouvrier si connu à Barcelone, accusés tous d'avoir  
favorisé le plan de Pallas et d'avoir contribué à la  
confection des engins meurtriers ; le Conseil de  
guerre de Barcelone n'avait condamné à la peine  
de mort que cinq d'entre eux. La Cour suprême  
de Madrid trouva qu'il y en avait un de moins et  
renvoya le dossier avec un condamné de plus.

Voici ce qui s'est passé à la place d'armes de la  
forteresse au moment de la lecture des procès-ver-  
baux.

Cerezuola fut amené le premier, gardé par un  
peloton de soldats, la baïonnette en avant.

Il écouta la lecture du jugement, très accablé,  
les larmes aux yeux. Comme il devait signer, il  
se refusa en disant :

— Non, je ne signerai pas, je suis innocent.

Il fut conduit à la chapelle. Il ne pouvait pas  
marcher. Une fois à la chapelle, il se jeta sur le  
lit et se mit à sangloter, faisant mal à voir.

Le deuxième condamné était Sogas. Très émo-  
tionné aussi, il ne voulait pas signer. Il traversa  
la place d'armes dans un état de désespoir impos-  
sible à décrire.

Vint le tour de Ars, alias Pelat. Ah ! celui-

là n'avait pas froid aux yeux. Il sortit de son ca-  
chot en chantant un hymne anarchiste. Il enten-  
dit le jugement avec un geste de mépris, et une  
fois à la chapelle, il regarda le crucifix attaché au  
mur et dit à ses gardes ;

— Enlevez-moi ça !

On l'enleva.

Bernat passa quatrième. Il entra dans la cour,  
chantant gaiement, en français. Il prit possession  
de son lit à la chapelle, en disant : " Enfin,  
on va faire un petit somme à son aise en attendant  
l'autre ! "

Sabat, qui venait après, avait l'air d'un homme  
très courageux, mais une fois à la chapelle il chan-  
cela et on fut obligé de lui donner à boire pour le  
ranimer un peu.

Codina venait le dernier. Ce brave ouvrier, qui  
a été toujours socialiste dans les derniers temps,  
a été d'une grande correction. Il ôta sa casquette  
au moment où l'officier secrétaire lisait le jugement  
et il fut le seul qui acquiesça en signant d'une main  
sûre. Après, il remit sa casquette, rentra au centre  
du peloton et alla à la chapelle en disant :

— C'en est fait, maintenant, on tâchera de mourir  
dignement.

Les frères de la Paix et la Charité ont fait,  
comme d'habitude, les choses d'une façon à la fois  
grande et chrétienne. Ils ont servi eux-mêmes  
aux condamnés un déjeuner et un souper splen-  
dides pendant la journée.

Sogas et Cerezuola n'ont rien mangé. Ils étaient  
anéantis. Bernat, si courageux et si méprisant le  
matin, a perdu toute son énergie en chapelle. Au  
coucher du soleil, il avait une grande fièvre. Les  
autres ont mangé et fumé comme à l'ordinaire.

Ayant tous demandé à voir leurs familles, le ca-  
pitaine général accorda le permis. Ce fut alors  
une succession de scènes d'un tragique impossible  
à décrire.

Ils ont tous plusieurs enfants qu'on a amenés  
devant leurs infortunés parents. La femme de  
Sabat était dans un état de désespoir incroyable.  
La femme, la belle-sœur et les enfants de Ars em-  
brassaient tous à la fois le condamné au point de  
l'étouffer. Ars, alors, éclata de fureur contre la  
justice humaine et on se vit forcé d'appeler le juge  
d'instruction pour le calmer.

— Voyez votre œuvre, canaille, criait Ars, voyez  
une famille dans la misère... Est-ce moi qui ai  
lancé la bombe ? La prison ne suffisait pas ! Il  
vous faut du sang, n'est-ce pas ? Assassins ! assas-  
sins ! assassins !

Et, après, il n'y avait pas moyen de les séparer.

La famille de Sogas trouva ce condamné abso-  
lument accablé : ils étaient là, sa femme, sa fille,  
quatre sœurs. On s'embrassait silencieusement,  
on n'entendait que Sogas répétant mille fois :

— Oh ! ma pauvre fille ! ma pauvre fille !

Vint le tour de la famille de Bernat. Un seul  
individu : son père.

Fondant en larmes, le pauvre vieillard répétait :

— Ah ! mon pauvre ami, voilà des peines qui  
n'ont pas de consolation possible !

Bernat dit :

— L'affection, l'amour, voilà des choses de pure  
convention. Ne pleurez pas ; dans dix jours, vous  
mangerez et boirez comme hier...

La famille Sabat, dans laquelle il y a quatre en-  
fants, entendit des choses extraordinaires.

— Je vous défends de pleurer et vous ordonne  
de me venger. Voyez comme l'on meurt et apprenez  
à mourir, s'il le faut, entendez-vous bien ? Je  
demande une vengeance !

Codina ne voulait pas voir les siens.

— Mon père est vieux et il est malade, ne le dé-  
rangez pas. Ma famille passerait un triste quart  
d'heure à me voir. Il vaut mieux l'éviter ; je veux  
mourir comme l'on doit mourir dans mon cas.

Le lendemain matin à six heures eut lieu l'exé-  
cution, qui fut tragique. Le ciel était noir, de  
grands éclairs suivis de tonnerre et d'une pluie  
torrentielle ajoutaient encore à l'angoisse de ces  
terribles moments. En sortant de la chapelle,  
Sabat dit aux autres condamnés :

— Joli temps, camarades !

On ne lui répondit pas. Cerezuola et Sogas mar-  
chaient avec difficulté, ils chancelaient, ils faisaient  
mal à voir. Ars, Bernat et Sabat avaient l'air un  
peu plus courageux, mais ils avaient la tête basse,

regardant le parquet. Codina avait la tête haute,  
la figure calme, le pas ferme. Sogas avait fini par  
se repentir, la veille. Il a été le seul des six qui,  
cédant aux prières d'un prêtre, s'est confessé, a  
communié et adjuré ses idées anarchistes. Jus-  
qu'au moment de mourir, il n'a cessé de répéter :

— Mes enfants... mes pauvres enfants !

Les condamnés Sogas, Ars et Bernat portaient  
des vestons noirs. Codina, Cerezuola et Sabat  
avaient des blouses blanches d'ouvriers.

Le peloton formé, on banda les yeux des six  
anarchistes avec des mouchoirs blancs et on leur  
ordonna de se mettre à genoux. Codina et Sabat  
voulurent résister, il voulaient absolument mourir  
debout. Après une discussion rapide, nerveuse, à  
demi-voix entre le prêtre et les deux hommes, ceux-  
ci s'agenouillèrent en tournant le dos aux soldats,  
comme les autres.

Selon l'habitude, le prêtre commença le *Credo*.

— Je crois en Dieu, le Père tout-puissant...

— Assassins !! interrompit Sabat.

— Vive l'anarchie ! cria Ars.

— Adieu, mes enfants ! cria Sogas en larmes.

Tout cela mêlé avec la prière du prêtre :

— ... En Jésus-Christ, son fils unique...

A ce moment le peloton fit feu et les anarchis-  
tes tombent criblés de balles...

Pas tous, Codina et Sabat sont encore à genoux,  
sans bouger. Un deuxième peloton avance, il est  
mis à trois mètres des deux survivants ; l'officier  
crie : feu ! Sabat tombe. Codina est toujours là,  
immobile ! Alors on tire sur lui à bout portant, et  
une fois par terre, comme il remue encore, un sol-  
dat l'achève avec un coup de fusil dans le crâne.

Les deux cents curieux qui ont pu franchir la  
ligne des soldats malgré les mesures d'ordre prises  
et qu'on a laissés voir l'exécution pour éviter des  
discussions dangereuses, s'en vont en silence, rece-  
vant la pluie battante qui n'a cessé de tomber.

Un homme s'approche à tas de cadavres. " Où  
allez vous ? Que venez vous faire ici ? — Je veux  
voir mon frère, que vous avez tué. "

C'est le frère de Ars. Il regarde la mise en  
bière des anarchistes que la Confrérie de la Paix  
et la Charité fait avec sa touchante piété. On met  
les cadavres dans les six cercueils en bois blanc et  
deux fourgons les conduisent au cimetière. Le  
père de Bernat suit, en sanglotant, le convoi.

## AMITIE ET CALOMNIE

De tous les dons du ciel ici-bas, le plus fragile et  
le plus précieux, c'est, je crois, l'amitié.

Cette fleur aux pétales de flamme est d'une crois-  
sance difficile et sa vie, qu'il faut protéger avec  
une tendre sollicitude et un soin de tous les ins-  
tants, ne tient qu'à un fil. Divine en son essence,  
il lui faut des autels, un culte, des sacrifices.

De tous les maux que l'enfer a déchaînés contre  
l'humanité, le plus hideux, le plus vilain, c'est la  
jalousie.

De nature diabolique, elle vit dans la fange, sert  
tout ce qui est méchant, vit et lâche, et avec son  
arme favorite, la calomnie, elle gaitte dans l'ombre  
une proie, des victimes.

Ces deux sentiments, de sources si différentes,  
sont de mortels ennemis.

Celui qui sur sa route a trouvé cette fleur si rare  
de l'amitié doit la tenir enfermée dans le taberna-  
cle de son cœur ; car, comme ces parfums de prix  
qu'il faut garder soigneusement cachetés et qui  
s'évaporent si l'air vient à y pénétrer, l'amitié s'é-  
vanouira si un souffle méchant ou indiscret l'ef-  
fleure.

La rose s'étiole vite sous un soleil trop ardent,  
elle s'effeuille et périt si le vent se fait violent. La  
poussière du chemin, soulevée par les pieds du  
passant, souille la blanche corolle du lys si pur.  
La calomnie, de son haleine empoisonnée, étouffe  
l'amitié. Elle périt et meurt si la méchanceté  
laisse tomber en son calice une goutte du venin de  
sa langue maudite.

Quelle que soit la nature de vos relations ami-  
cales, quelles que soient les preuves de dévouement  
ou de fidélité que vous ayez données, si la jalousie  
deverse son poison dans ses discours perfides, rien  
ne subsiste plus. Elle détruit tout jusqu'au sou-